

D'UN TERRAIN L'AUTRE

Réflexions sur l'observation participante

Yves Delaporte

[Références de publication : Yves Delaporte, 1993, « D'un terrain l'autre. Réflexions sur l'observation participante », *Ferveurs contemporaines. Textes d'anthropologie urbaine offerts à Jacques Gutwirth*, réunis par Colette Pétonnet et Yves Delaporte, Paris, L'Harmattan (Connaissance des hommes), pp. 321-340]

Observation participante : si le syntagme n'est pas dépourvu d'une certaine lourdeur, la chose, c'est sûr, est prestigieuse. Elle sous-entend la supériorité de celui qui l'a pratiquée sur l'ethnographe trop pressé ou pusillanime, ou sur le sociologue qui ne sait procéder que par questionnaires, au mieux par entretiens. Qu'elle soit régulièrement évoquée dans les manuels ou dans l'introduction de multiples monographies n'empêche pas que son contenu soit assez rarement précisé, si bien que la référence a un je ne sais quoi de rituel, peut-être même d'un peu désuet. Cela explique sans doute que ceux qui l'ont le mieux pratiquée ne sont pas toujours ceux qui éprouvent le besoin d'en parler le plus : l'expression, je crois bien, ne figure nulle part dans *Nous avons mangé la forêt* et une seule allusion, d'ailleurs critique, y est faite dans *Les mots, la mort, les sorts...* C'est souvent à travers les lignes que le lecteur doit deviner quelle signification précise l'auteur accorde à la notion : tantôt participation effective à telle ou telle activité ponctuelle – cette participation obéissant elle-même à bien des degrés, selon qu'il s'agit, par exemple, d'un acte technique ou d'un rituel religieux – ; tantôt immersion prolongée au sein d'un groupe. L'intégration complète est présentée comme sa forme ultime, toujours évoquée pour mieux être dénoncée comme une illusion dangereuse.

Qu'une notion si importante ait quelque chose d'une auberge espagnole s'explique aisément par l'extrême diversité des terrains et des objets d'étude. Sans doute serait-il aussi illusoire que réducteur de vouloir lui assigner un contenu trop précis ; on peut seulement peut-être attendre des auteurs qu'ils

explicitent la valeur heuristique qu'a présenté cette méthode par rapport aux autres, dans chacun des cas où ils l'ont pratiquée. C'est à cette ambition modeste que je bornerai ce texte : je n'y évoquerai, sous forme d'*illustrations*, que quelques-unes des formes qu'elle a revêtues pour moi, sur un terrain exotique (les Lapons pasteurs du nord de la Norvège) et sur un terrain moderne (les entomologistes français, et parmi eux plus particulièrement les amateurs de carabes). Comment pourrait-il en être autrement, quand c'est à la participation aux activités des gens qu'il étudie que correspond la part la plus intime de l'expérience de l'ethnologue, tantôt douloureuse, tantôt exaltante ?

Peut-être faut-il, auparavant, expliciter brièvement ce qui, par la suite, n'apparaîtra qu'en filigrane : l'adoption d'un même point de vue pour enquêter dans une culture pastorale et dans un milieu scientifique. Qui a parcouru des travaux d'ethnozoologie ou d'ethnobotanique en connaît la fréquente organisation : dans une colonne de gauche la terminologie et les usages vernaculaires ; dans une colonne de droite les noms scientifiques, obéissant aux règles de la nomenclature linnéenne. Ceci, qui est d'une évidente commodité, n'est pas critiquable. J'y vois néanmoins comme une métaphore d'un partage du monde. D'un côté des taxons dont la forme et le contenu, relevant de la pensée sauvage, sont soumis à d'innombrables variations culturelles et, dans chaque cas, déterminés par des considérations pragmatiques ou symboliques : autrement dit ceux qui sont un bon objet pour l'ethnologie. De l'autre des taxons de caractère universel et objectif, produits d'une science désengagée de toutes considérations autres que la connaissance pure. Tout concourt à perpétuer cette pieuse imagerie : tout d'abord la représentation que les naturalistes se font de leur propre travail – mais le noir gaillard de Trèves ne nous a-t-il pas enseigné, il y a bien longtemps, que ni les individus ni les sociétés ne devaient être jugés sur l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ? Ensuite une certaine épistémologie qui nous parle bien plus de ce que la science doit être que de ce qu'elle est réellement. Le discours spontané des scientifiques et le discours sophistiqué des épistémologues sont d'ailleurs aujourd'hui à peu près indiscernables, les chercheurs interrogés sur leur pratique répondant de plus en plus fréquemment par des citations de Popper ou de Kuhn ! Voir, par exemple, les premières pages d'une *Introduction à la systématique zoologique* (Matile, Tassy & Goujet 1987) où les règles de la méthode cladistique se voient soutenues par une vulgate épistémologique à la mode. Ainsi que le remarque Bruno Latour (1988) sur d'autres exemples, enquêter dans un tel milieu, c'est un peu comme si l'on enquêtait chez des Bororo qui auraient tous lu les *Structures élémentaires de la parenté*. Quant aux spécialistes des ethnosciences, c'est sur parole qu'ils croient nos compères ; les innombrables erreurs qui peuvent être repérées dans la *colonne de droite* prouvent d'ailleurs qu'ils ne se donnent pas toujours les moyens d'une réelle interdisciplinarité.

Un regard distancié n'a pourtant guère de mal à découvrir une multitude de faits qui prouvent que les deux colonnes doivent être traitées identiquement. Ayant consacré plusieurs publications à ce thème, je me bornerai ici à un seul exemple. A Capetang (Hérault), les paysans nomment

aujourd'hui encore *mâlanguille* l'insecte *Carabus clathratus arelatensis*, parce qu'ils croient y voir le mâle de l'anguille (fig. 1). Une classification populaire qui intègre dans un même taxon un insecte et un poisson, voilà à coup sûr un très beau sujet pour un article d'ethnozoologie, que j'écirai peut-être quelque jour.



Fig. 1. *Le mâle de l'anguille ?*

L'insecte semi-aquatique *Carabus clathratus* dans son milieu naturel. Long. 30 mm. Dessin de Mario Sturani, *Osservazioni e ricerche biologiche sul genere Carabus Linnaeus sensu lato (Coleoptera Carabidae)*, 1962.

Mais un peu plus au nord, dans la Montagne noire (Tarn), la *Faune de France des Carabiques* du Professeur René Jeannel (ce très grand savant qui fut, entre autres, l'introducteur en France des idées révolutionnaires de Wegener sur la dérive des continents) nous parle d'un insecte appartenant au même groupe, l'espèce *Carabus bugareti*. Or cette espèce n'a jamais existé que dans l'esprit de son auteur : il ne s'agit que d'un hybride entre deux espèces banales, comme le savait depuis toujours le moindre collectionneur de carabes, et comme l'a définitivement prouvé sa reproduction en élevage. L'enquête ethnologique produit une explication (Delaporte 1989) faisant intervenir une multitude de facteurs ponctuels (inimitiés personnelles de Jeannel), structurels (ambiguïté du statut de l'amateur face aux professionnels, conduisant Jeannel à prendre systématiquement le contre-pied des amateurs) et symboliques

(fascination pour un insecte dont la rareté et la magnificence furent inconsciemment prises pour preuves de son caractère relicté).

Ces deux exemples suffisent à montrer que rationalité et irrationalité ne se partagent pas harmonieusement le terrain de la pensée humaine, mais se retrouvent des deux côtés de la crête. Sur le versant vallonné de la connaissance zoologique, là où l'ethnologie se sent chez elle, on rencontre les paysans de l'Hérault. Ce ne sont pas des idiots congénitaux, puisque l'apparente bizarrerie de leur classification résout à sa manière le vieux problème zoologique posé par le mode de reproduction des anguilles. Sur le versant escarpé, si difficile d'accès que seuls ceux qui ont réussi l'ascension auraient le droit d'en parler, on trouve les savants travaux d'un systématicien hors pair, qui n'a point rechigné à intégrer à sa démarche intellectuelle des éléments sociaux, affectifs et symboliques. D'un côté un carabe qui s'accouple avec un poisson ; de l'autre un carabe auquel est dénié le statut d'hybride mais qui, tel le coelacanthé, surgit d'un passé reculé pour venir à point soutenir un directeur du Muséum National d'Histoire Naturelle dans ses controverses avec les collectionneurs d'insectes : qui ne conviendra que ces deux cas si proches relèvent également de l'anthropologie des savoirs ?

Illustration un

Septembre 1991. Niibivarri, campement lapon de six familles perdu dans les montagnes, là où les troupeaux de rennes passent l'été en liberté avant la transhumance d'automne qui les conduira, selon un cycle plusieurs fois millénaire, à l'intérieur du plateau finmarkien. Comme tous les jours depuis mon arrivée il y a deux mois, et comme l'an passé, j'accomplis l'essentiel des tâches ménagères au service d'Aslak et de sa femme : laver la vaisselle – ce qui n'est pas une mince affaire lorsqu'une douzaine de convives aux manières de table plutôt frustes ont dégusté un renne gras à souhait –, laver le sol en bataillant contre les chiens qui n'en ont cure, aller chercher l'eau à la rivière dans le froid et la neige, découper à la hache les troncs d'arbres qui fourniront le bois de chauffage, entretenir le feu, préparer la nourriture des hommes qui reviendront, harassés, du troupeau. Travail fastidieux, souvent épuisant, accaparant un temps précieux dont il m'arrive de penser, lors des moments de découragement, que je pourrais plus utilement l'employer à la rédaction de mes notes ; mais qui me permet d'être sur place à toute heure du jour et de la nuit, d'observer tout ce qui se fait et d'écouter tout ce qui se dit.

Voilà sans doute une position singulière, dont il me plaît assez qu'elle inverse le fréquent rapport de domination entre l'enquêteur et ses enquêtés (dans l'ouvrage évoqué ci-dessus, Georges Condominas pouvait présenter comme une exception le fait de n'avoir disposé d'un boy que pendant quelques mois). Je ne l'ai pourtant pas choisie de gaieté de cœur, mais parce que les progrès de mon enquête étaient à ce prix. L'individualisme foncier des Lapons, leur répugnance envers tout rapport social un tant soit peu formalisé, un goût très fort pour l'indépendance qui leur évite de se sentir liés par

quelque promesse que ce soit, l'art consommé qu'ils déploient pour éluder toute question directe, tout cela ne rend en effet guère aisé le travail ethnologique. L'enquête par interviews programmés est proprement impensable : grâce leur soit rendue pour cela, puisque c'est d'avoir été formé à si bonne école que, transplanté sur un tout autre terrain, celui des entomologistes parisiens, j'ai su ne pas user de cette facilité¹. Il faut trouver d'autres biais. La société lapone les propose d'elle-même, avec les statuts de *reanga* (homme qui accomplit toutes les tâches de l'élevage au service d'un propriétaire de rennes) et de *biiga* (femme qui s'occupe des tâches ménagères au service d'une famille). Le premier statut, qui exige d'être continuellement sur la brèche, était incompatible avec les nécessités de mon propre travail – ce qui ne m'a pas empêché de souvent apporter une aide occasionnelle lorsque la main d'œuvre faisait défaut. Le second était plus conforme à mes capacités et me ménageait un temps libre suffisant pour la réflexion et la rédaction. Il a bien fallu supporter quelques moqueries de la part des visiteurs, amusés de voir un homme accomplir un rôle normalement dévolu à une femme ; mais la société lapone est tolérante, et la division sexuelle du travail s'y accommode de multiples empiètements de part et d'autre d'une frontière ailleurs intangible.

Rangeant aujourd'hui les reliefs du repas dans le vaste congélateur qui permet de se nourrir pendant tout l'été de la viande des animaux abattus l'hiver précédent, quelques touffes de poils dissimulées sous d'énormes quartiers de viande attirent mon attention : il s'agit de deux paires d'oreilles de rennes, que j'ai vite fait d'extraire pour examiner les entailles qu'elles comportent, et qui constituent des marques de propriété. Justement, ces marques-ci ne me sont pas familières, mais il est vrai que je n'ai pas encore appris à reconnaître celles de deux très jeunes enfants, qui l'an passé n'avaient pas encore reçu les leurs. Peut-être aussi s'agit-il de rennes ayant appartenu à n'importe lequel des membres de la famille, et dont les marques, falsifiées par quelque voleur d'un campement voisin, ont été conservées pour servir de preuve ? Ce point ne m'intéresse d'ailleurs que très médiocrement : des vols de rennes, et en particulier des procédés de falsification des marques, thème sur lequel j'ai déjà publié un article (Delaporte 1987b), je pense tout savoir, et peu me chaut de rencontrer un nouvel exemple d'un mécanisme depuis longtemps élucidé. Je suis bien davantage intéressé par la possibilité de pouvoir étudier tout à loisir des oreilles découpées : jusqu'à présent mon enquête sur les marques de propriété a été menée à partir de l'observation de rennes vivants, ou de dessins exécutés par mes informateurs, ou encore de modèles découpés dans des écorces de bouleau. Aussi, seul dans la maison et mon labeur du jour étant fini, je profite de ce moment de désœuvrement pour figurer un dessin de mes deux paires d'oreilles : cette unique représentation réaliste accompagnera, dans le livre que je prépare sur les systèmes d'identification du bétail, les trois cents schémas de marques de propriété déjà rassemblés.

1. Cette expérience a été relatée ailleurs (Delaporte 1987a).

Dès son retour du troupeau, je parle à Aslak de ma découverte. Il se lève aussitôt sans mot dire, va fourrager un long moment dans une réserve située hors de l'habitation, puis revient avec une paire d'oreilles portant la marque de son fils : « Voilà, celles-là tu peux les étudier ». Sur les oreilles conservées dans le congélateur, je n'en saurai pas davantage ce jour-là. Je n'en suis guère chagriné, ne voyant pas quel intérêt particulier elles pourraient présenter pour moi. Aussi est-ce seulement par principe que je remettrai plusieurs fois le sujet sur le tapis, obtenant toujours ces réponses évasives, si typiquement lapones, que j'ai depuis longtemps appris à interpréter comme une fin de non-recevoir. La semaine suivante, prenant décidément beaucoup de libertés avec les canons de la politesse locale, je reviens encore à la charge, mettant sous le nez d'Aslak le dessin fait l'autre jour. (Si Aslak et moi avons appris à nous apprécier au fil des ans, c'est qu'au-delà de nos différences culturelles, nous avons plus d'une qualité et d'un défaut communs : sa femme nous a souvent fait rire en nous disant sur un ton d'affectueux reproche que nous étions aussi cabochards l'un que l'autre...). Cette fois sera la bonne. Après un long silence, Aslak m'avoue que ces oreilles proviennent de rennes qu'il a volés. Je tombe des nues. Non pas que j'aie jamais cru qu'Aslak était un parangon de vertu, dans une société où les vols de bétail sont une pratique usuelle. Mais comment aurais-je pu soupçonner que l'on puisse conserver la preuve matérielle d'un vol que l'on a soi-même commis, quand j'avais recueilli cent histoires où le voleur n'avait rien de plus pressé, dès le renne indûment abattu, que d'enterrer les oreilles compromettantes ou les faire dévorer par ses chiens ? Il me restait donc encore à apprendre quelques raffinements stratégiques dans la guerre permanente que se livrent les éleveurs appartenant à des campements voisins. Faire disparaître les oreilles d'un renne volé est sans doute le procédé le plus répandu, mais il y a mieux ; car tant que la viande n'a pas été consommée, et surtout tant que la peau n'a pas été séchée puis vendue, il y a toujours un risque, minime mais non nul, que le coupable soit inquiété. Dans une telle éventualité, celui-ci protestera de sa bonne foi en exhibant les oreilles qu'il a soigneusement conservées : ce renne était malade, ou blessé, ou encore ses bois s'étaient pris dans le grillage des barrières qui clôturent les pâturages, et il a bien fallu l'abattre. Mais celui qui a dû se résoudre à cette extrémité se proposait d'en avertir le propriétaire légitime à la première occasion : la preuve en est qu'il a conservé les oreilles. Aurait-il fait cela s'il avait voulu être malhonnête ? Pour rusé qu'il soit, le procédé ne trompe personne, mais réduit la victime à l'impuissance en raison du caractère très formaliste que le droit coutumier lapon attribue à la notion de preuve.

Si Aslak s'est finalement décidé à parler, c'est qu'il a considéré le risque qu'il encourait en ne dévoilant que des demi-vérités à quelqu'un que son statut autorisait légitimement à avoir accès à tout ce qui se passait chez lui : en toute innocence, j'aurais fort bien pu en effet publier mon dessin en indiquant son origine, et par là même apporter la preuve irréfutable du vol qui avait été commis. Il lui est donc apparu préférable que je sois informé de tout ce qui pouvait se tramer en coulisses, et de s'en remettre à moi pour ce qu'il convenait de publier ou de celer. L'incident entraîna de longues discussions

sur ce point, et je sus le convaincre en lui exposant le détail des astuces que j'avais mises au point pour rendre compte honnêtement des pratiques illicites observées dans le milieu des entomologistes français, tout en respectant l'anonymat des personnes.

Bien que les Lapons éprouvent le plus vif dégoût pour les insectes, et notamment les carabes qu'ils nomment « envie-de-vomir », ils se sont en effet toujours montrés prodigieusement intéressés par mes récits sur la concurrence entre collectionneurs, et les pratiques qui en découlent, y voyant à juste titre la transposition dans un cadre pour eux exotique, de leurs propres préoccupations et manières d'agir. En voici un exemple, référant à une situation classique sinon canonique. Un entomologiste pose une ligne de pièges (récipients de plastique enterrés au ras du sol et remplis d'un appât liquide), lorsqu'il croise une ligne déjà posée. Si la chose est très fréquente, c'est que les insectes qui sont l'objet de la passion du collectionneur sont souvent localisés à des biotopes très restreints. Quelle conduite va-t-on tenir ? On doit d'abord chercher à identifier le propriétaire des pièges. Entrent alors en jeu, pour se conjuguer, une compétence sémiotique (l'analyse des moindres indices livrés par l'aspect et la disposition des pièges) et une compétence sociale (la mobilisation de tout un stock de connaissances accumulées au fil des ans sur les pratiques, habitudes, capacités des uns et des autres). L'identification opérée, en termes de classes (jeune ou vieux, parisien ou provincial, entomologiste débutant ou confirmé, etc.) ou même d'individus, trois conduites plus quelques variantes sont possibles. On peut ne toucher à rien, si le propriétaire a été identifié comme ami. Une variante qui implique une identification certaine consiste à prélever les insectes dans le but de les remettre à leur propriétaire, ce qui garantit qu'ils ne seront pas détruits par des animaux, la pluie, des promeneurs, ou volés par d'autres entomologistes moins bien intentionnés : des « animaux à deux pattes » dit-on dans ce milieu, « des loups » diraient, *mutatis mutandis*, les Lapons. Si l'on a affaire à quelqu'un qui n'est ni ami ni ennemi, la conduite la plus fréquente consiste à s'approprier les insectes et laisser les pièges en place en prenant soin de ne rien faire qui les rende inopératoires. Si le propriétaire a été identifié comme adversaire, on peut ôter tous les pièges ; une variante jugée particulièrement condamnable consiste à les détruire en les abandonnant sur place. Il arrive aussi que soient laissés de faux indices destinés à faire accuser un tiers.

Tout ceci se retrouve presque terme à terme chez les Lapons dans différentes situations : par exemple lorsqu'un éleveur rencontre une femelle qui ne lui appartient pas, suivie de son petit non marqué. Observant la marque de la mère, notre éleveur sait qui est le propriétaire du faon et la conduite qu'il adopte alors relève d'une gamme homologue de la précédente. Si le propriétaire est un parent ou ami, on capturera le faon au lasso pour lui apposer sa marque – ce qui le protège contre les risques de vol par un tiers. Plus souvent, si l'on est dans un rapport social neutre avec le propriétaire, on s'appropriera le faon en lui apposant une marque illégitime. Et si le propriétaire est identifié comme adversaire, on volera en outre la mère, soit en falsifiant sa marque, soit en l'abattant. Une pratique réservée aux pires

ennemis consiste à abattre les rennes et à les laisser pourrir sur place. On peut également laisser de faux indices (marque sur le pelage désignant un autre propriétaire que celui à qui renvoie la découpe des oreilles) destinés à brouiller les pistes et, en cas de découverte du vol, à détourner l'accusation sur une tierce personne.

De ce jour, plus un renne ne sera volé sans que j'en sois tout aussitôt averti, parfois par l'une de ces allusions ou métaphores dont la langue lapone est si riche en matière de vol de bétail (« ne trouves-tu pas que ce renne a encore meilleur goût que d'habitude ? »), plus souvent en m'informant avec précision de toutes les circonstances ayant accompagné le vol. Plusieurs autres faits m'apparurent, qui m'avaient totalement échappé lors d'une enquête de plusieurs années. C'est ainsi que je fus conduit à me repentir d'avoir écrit, dans l'article déjà cité, que les falsifications, si courantes lorsqu'il s'agit d'entailles dans les oreilles, sont « pratiquement impossibles » dans le cas des initiales que les Lapons apposent sur la fourrure des rennes...

De tout ceci, on peut dégager une première vérité, à vrai dire élémentaire. Le stade de saturation des matériaux, notion épistémologiquement importante puisque c'est elle qui valide la méthode inductive, n'a de pertinence que par rapport à une technique d'enquête donnée : il y a un stade de saturation pour l'enquête par entretiens, un autre pour l'observation directe, un autre encore pour l'observation participante. Un second enseignement est que les chemins de l'observation participante peuvent être tortueux et imprévisibles. On sait l'effort que l'on fournit, on ne sait pas toujours ce qu'il en résultera.

Illustration deux

Kautokeino, un mois de septembre. Cinq cents rennes ont été chassés des montagnes où ils paissaient en liberté depuis juin, et poussés jusque dans un petit corral. Affolés, ils galopent en tous sens ou se pressent les uns contre les autres, offrant le spectacle confus d'une forêt de ramures inextricablement entremêlées, et de pelages indistincts pour être maculés de boue (s'il a plu) ou dissimulés sous un nuage de poussière (si le temps est sec). A leurs grognements apeurés se mêlent les cris des Lapons et les aboiements des chiens. Les éleveurs doivent repérer chacun des rennes qui leur appartiennent en propre, jeter leur lasso sur les bois ou les pattes arrière de l'animal, puis lutter avec lui avant, selon les cas, de le marquer, l'abattre ou le castrer (fig. 2). Comment apprécier d'un coup d'œil, *si l'on ne s'est pas soi-même essayé au lancer du lasso*, la qualité de la performance ? Dans un tel maëlstrom, la réussite ou, bien plus fréquemment, l'échec d'un lancer ne



Fig. 2. Dans le corral.

Dessin de Ossian Elgström, *Karesuandolapparna. Etnografiska skisser från Kõngämä och Lainiovuoma*, 1922.

sont en rien une preuve d'adresse ou de maladresse. C'est à la position du lanceur, à sa manière de pencher son corps, à l'acuité de son regard, à la souplesse du geste, à cent autres détails encore, que se lisent la hiérarchie des capacités, qui est rarement avouée mais sur quoi se fonde tout un système de relations sociales. C'est dans une telle situation, qui ne se produit qu'une ou deux fois l'an, que l'ethnologue apprend l'alphabet sur lequel se construisent les comportements quotidiens, et sans la connaissance duquel ceux-ci lui demeureraient incompréhensibles.

Cet exemple offre d'ailleurs l'occasion de souligner tout aussitôt les limites de l'observation participante. Bien que souvent sollicité de participer aux opérations de marquage et d'abattage, j'ai le plus souvent refusé. Il y a trop à voir et à décrypter dans de telles circonstances, et qui ne saurait l'être pour qui engagerait trop entièrement son corps et son esprit. C'est en restant sagement dans un coin de l'enclos, embrassant du regard l'ensemble du spectacle, que j'ai découvert un jour le rôle des vieillards, que l'on voit s'extirper pour l'occasion de leur torpeur ou de leur éthyisme chronique. Traînant d'un pas lourd leur corps usé, tenant à la main un lasso que pas une fois ils ne tenteront de lancer, on pourrait les croire réduits à n'être que des spectateurs malheureux d'une fête d'où le poids des ans les tient éloignés. Leur œil, pourtant, reste souvent vif, et leur démarche hésitante n'est pas toujours hasardeuse : tenus pour quantité négligeable et passant donc inaperçus, ils sont les mieux placés, quand chacun est affairé à capturer ses propres rennes, pour repérer les tentatives de subtilisation d'un renne du troupeau familial par un éleveur d'un campement voisin ; et, par leur seule présence, les décourager. Il est assez symptomatique que ceci, constaté bien des fois, échappe à la conscience des éleveurs plus jeunes qui se sont souvent montrés sceptiques quand je leur en faisais la remarque.

Opérons un léger déplacement dans le temps et l'espace, et nous nous retrouvons à Paris, dans l'une de ces expositions-ventes où des entomologistes amateurs auxquels se mêlent quelques professionnels, proposent leurs captures, les matériels qu'ils fabriquent, les revues qu'ils publient, ou encore leurs produits d'élevage, à une foule nombreuse où prédominent leurs pairs. Le même dilemme se pose à l'enquêteur. Acceptera-t-il la proposition qui lui est faite d'aider un entomologiste à tenir un stand, et donc de se trouver aux premières loges pour juger, en position de face à face, du comportement des clients potentiels qui défileront devant lui pendant deux jours ? Ou bien préférera-t-il, se mêlant à la foule qui se presse autour de la centaine de stands, gagner en diversité ce qu'il perd en intensité ? Les deux expériences ont été faites, et si les résultats obtenus ont évidemment été complémentaires, la seconde, qui n'était point participante, a été jugée plus instructive. C'est seulement ainsi que peuvent être repérés ces entomologistes qui, allant de stand en stand, poursuivent des buts particuliers : par exemple se faire déterminer rapidement et gratuitement un stock d'insectes exotiques appartenant aux familles les plus diverses, capturées lors d'un séjour à Madagascar ou en Thaïlande – une telle opération, conduite normalement

selon les règles propres à ce milieu, prendrait des mois ou des années, et obligerait à céder le tiers des insectes déterminés.

Illustration trois

Le marquage des rennes, manifestation juridique et sémiotique d'un droit de propriété, se fait, on l'a vu, au moyen d'un système très complexe de combinaisons d'entailles dans les deux oreilles. Il faut relever les unités de ce code et la terminologie qui leur est associée, les règles, explicites ou seulement implicites, qui les gouvernent, et mille autres choses encore, dont le caractère d'érudition empêche qu'elles soient enseignées en situation, mais seulement autour d'une table – le chercheur s'étant muni de rames de papier d'une épaisseur conséquente. Arrive le stade où il a suffisamment intégré la masse d'informations recueillies pour être capable de mémoriser quelques dizaines de marques, de décrire n'importe quelle marque qu'on lui dessine ou, à l'inverse, de dessiner toute marque qui lui est décrite oralement. (Il faut préciser ici que la représentation graphique des marques n'est nullement un exercice artificiel : c'est ainsi que le système est enseigné aux enfants, et c'est bien pourquoi il n'est pour une fois pas trop difficile d'obtenir des informateurs plus de cinq minutes consécutives d'attention).

Le chercheur s'est intéressé notamment à tout ce qui concerne la pratique réelle d'un système sémiotique : erreurs d'identification, procédés de falsification, etc. Un cas a particulièrement retenu son attention : celui, souvent cité par ses informateurs, où un renne reçoit par erreur la marque de l'oreille gauche sur l'oreille droite, et vice-versa. Cette bourde commise de bonne foi mais toujours soupçonnée de dissimuler une tentative de falsification, lui était apparue quelque peu saugrenue, chez des gens d'une maîtrise intellectuelle et d'une habileté technique aussi accomplies.

Or, dès l'instant où il s'est essayé, dans la boue ou la neige, le froid ou la tempête, à identifier des marques réelles sur des rennes réels, il a découvert, non sans confusion, un fait aussi élémentaire que fondamental, que personne n'avait songé à lui signaler, et que même l'observation directe, répétée des dizaines de fois, de l'opération de marquage, avait été insuffisante à lui faire percevoir : la représentation graphique d'une marque, comme sa traduction langagière, sont exécutées du point de vue de l'éleveur qui, assis sur l'animal, la découpe *par derrière*, tandis que l'observation des animaux se fait habituellement *de face*. Les éleveurs doivent donc non seulement mémoriser des centaines de combinaisons, mais les mémoriser sous deux aspects en rapport de symétrie, correspondant respectivement au point de vue de l'émetteur et à celui du récepteur. Ainsi, par cet effort de quelques instants succédant à des dizaines d'heures de travail, se trouvait non seulement éclairci un petit mystère, mais surtout multipliée par deux, ce qui n'est pas rien, la capacité de mémorisation des éleveurs.

L'anecdote est banale, et je ne doute pas que tout chercheur ayant pratiqué l'observation participante n'en ait vécu de plus saisissantes. Celle-ci a

été choisie pour sa trivialité même : ce qu'elle révèle, c'est qu'il y a des choses, qui ne sont pas nécessairement subtiles, que les autres méthodes peuvent être impuissantes à dégager. Parce que le meilleur informateur du monde ne peut pas penser à tout, et que bien souvent, il peut répondre très finement à une question sans savoir prendre l'initiative de donner un renseignement qui n'a pas été sollicité ; et parce qu'il faut se délivrer de l'illusion que l'observation directe serait parée de toutes les vertus. Le monde est opaque, et l'on ne sait pas toujours voir ce que l'on regarde. Même dans le cas le plus simple où la réalité perd son caractère multidimensionnel pour devenir linéaire, celui d'une chaîne d'opérations techniques, il y a loin de l'observation à la compréhension.

Transposé sur le terrain du milieu entomologique, où techniques et savoirs sont si étroitement liés aux formes de la sociabilité, le cas évoqué pourrait donner lieu à tant d'exemples que je suis embarrassé dans mon choix. Une anecdote émerge pourtant avec une force particulière de mes multiples souvenirs. Assistant à un colloque sur l'histoire des sociétés de sciences naturelles, j'écoutais de doctes historiens qui, ayant savamment compilé – courbes, graphiques et pourcentages à l'appui – moult périodiques d'histoire naturelle, s'interrogeaient gravement sur un phénomène récurrent et pour eux incompréhensible : pourquoi ces associations si pleines de vitalité, qui font aisément salle comble lors de leurs réunions mensuelles, ne parviennent-elles à rassembler qu'une maigre assistance lors du rite annuel de sortie sur le terrain ? Pour l'ethnologue qui a participé bien des fois à de telles sorties, la réponse est d'une banale évidence, mais lorsque je la proposai elle fit presque l'effet d'une découverte révolutionnaire : ces sorties à but pédagogique, qui doivent fortifier les vocations naissantes et se déroulent nécessairement dans un rayon de quelques lieues autour du siège de l'association, ne présentent à peu près aucun intérêt pour tous ceux qui après quelques années de pratique ont, semaine après semaine, engrangé dans leurs boîtes ou leurs herbiers tout ce qui se peut collectionner cent kilomètres à la ronde en matière d'insectes, de plantes ou de minéraux...

Illustration quatre

Autre exemple, emprunté cette fois aux systèmes indicateurs que constituent les caractères phénotypiques du renne, saisis au travers de grilles lexicales. Le discours des informateurs va livrer des définitions moyennes et imprécises. Comment en serait-il autrement, dans un domaine où le langage est grandement impuissant à rendre compte de la complexité du monde ? On peut sans doute espérer affiner le sens des mots, qui, on le sait, n'est rien d'autre que la somme de leurs emplois, par l'écoute des conversations entre éleveurs lorsque loin du troupeau ils se communiquent des informations sur tel ou tel renne. La présence de l'enquêteur dans les enclos de marquage et l'observation directe de ce qui s'y passe, le relevé des dénominations que les éleveurs utilisent alors pour se désigner mutuellement un renne donné, tout

cela permet de remplir des centaines de pages, et de réunir autant de dessins et de photographies. Arrive cependant le moment où l'on est envahi par une masse de documents telle qu'elle devient aussi opaque que la réalité elle-même. Tant que les ordinateurs ne sauront pas reconnaître un cheval dans un tableau de Picasso, le seul outil dont dispose le chercheur pour intégrer une si considérable quantité d'informations est son propre cerveau. Se plaçant en situation d'apprentissage qui est celle d'un Lapon de quinze ans, il procède alors par essais et erreurs cent fois répétés, et apprend à appliquer de moins en moins maladroitement le terme qui convient à chacun des rennes qu'il observe : ce n'est qu'au bout de ce long voyage qu'il pourra espérer rendre compte du système, tel qu'il fonctionne réellement. Je tiens en effet qu'en matière de savoirs comme de techniques, la description doit être évaluée en fonction de son caractère opératoire. Ceux qui ont essayé de faire des marrons glacés à partir du livre de recettes de Ginette Mathiot, pourtant un classique, me comprendront ; et aussi ceux qui ont eu l'occasion de s'amuser ou de s'irriter, selon leur humeur, de la circularité des définitions des dictionnaires.

Or, un fait a longtemps échappé au chercheur tant qu'il se contentait d'écouter et d'observer, mais qui lui apparaît dès les premiers moments *où il s'exerce lui-même* à désigner des rennes sous le contrôle de ses informateurs : à savoir que si le lexique de la robe emprisonne étroitement la réalité, au point que chacun des 140 000 rennes que possède la communauté se voit nécessairement appliqué l'un des douze termes fondamentaux de ce lexique, celui des bois est au contraire une grille lâche qui, entre deux unités d'un lexique de quatre-vingts termes, laisse subsister d'importantes lacunes, correspondant à des bois jugés atypiques ou trop ordinaires. Les conséquences, pour qui s'intéresse aux processus cognitifs, ne sont pas minces. Un renne n'est nommé d'après la forme de ses bois que si ceux-ci offrent une bonne adéquation avec un type idéal. A l'inverse, tout renne se voyant appliqué l'un des douze termes de base du lexique de la robe, il s'ensuit que le champ sémantique de chacun de ces termes est non seulement beaucoup plus large, que ses contours en sont infiniment plus flous, mais aussi qu'il reste toujours ouvert, puisqu'il doit pouvoir englober les cas les plus atypiques, les combinaisons génétiques les plus rares – avec toutes les implications que l'on imagine, et qui ne peuvent être détaillées ici, sur les modalités de la transmission d'informations entre éleveurs. Voilà, en tous cas, un exemple qui me paraît typique de ce qui ne peut apparaître dans un travail purement lexicographique, fondé sur le seul discours des informateurs, même les plus compétents : si un tel travail s'intéresse à la manière dont le monde est découpé et nommé, il le fait en partant des mots ; il ne saurait donc, par définition, repérer ce qui *n'est pas* nommé.

J'ai cependant longtemps échoué à comprendre quelques-uns des termes les plus couramment utilisés, auxquels je ne parvenais à assigner qu'une collection hétéroclite de définitions divergentes jusqu'à la contradiction. Dans le groupe des rennes sombres, par exemple, les Lapons distinguent trois catégories qu'ils nomment, du plus clair au plus foncé, *c'ahppat*, *c'ahput*, *muzet*. M'essayant à l'identification de tels rennes au sein du troupeau, je me

trompe presque inmanquablement. Pourquoi tel renne si peu sombre que je le suppose être un *c'ahppat* est-il, pour l'éleveur qui m'accompagne, un *muzet* ? Et pourquoi, nommant *muzet* un renne qui me paraît être de la couleur la plus sombre qui se puisse rencontrer à Kautokeino, me fais-je réprimander, au prétexte qu'il s'agit d'un *c'ahput* ? Impossible d'obtenir des explications autres qu'embrouillées. La chose en tous cas ne doit pas être si simple, puisque tous les éleveurs âgés se lamentent de l'ignorance des jeunes, « qui ne savent plus rien » et sont incapables, comme moi, d'identifier correctement les rennes relevant de ces trois catégories. Maigre consolation.

Or, je menais dans le même temps à Paris mon enquête sur les entomologistes, pour qui les problèmes de dénomination, de classification et d'identification (trois opérations inséparables) sont également cruciaux. Parmi les plus beaux insectes de la faune française figure l'espèce *Chrysocarabus auronitens* – « escarboucle tombée de l'aigrette du Grand Mogol » écrivait Charles Nodier qui lui dut, comme plus tard Ernst Jünger, sa vocation d'entomologiste amateur. Elle fascine par l'existence de multiples variations chromatiques liées à des gènes récessifs – que ceux-ci déterminent une tendance dite hyperchromatique (tout le dessus du corps vire au brun violacé), hémimélanisante (les élytres seuls s'assombrissent, jusqu'au noir total) ou holomélanisante (tout le dessus du corps s'obscurcit). Toutes ces formes, plus ou moins rares, presque toujours très localisées géographiquement, sont enserrées dans le filet d'une nomenclature foisonnante. La plus rare sans doute d'entre elles, au point d'être quasi-mythique (tous en parlent, peu l'ont vue, encore moins l'ont capturée), est la forme *cauvini*, étroitement confinée sur quelques parcelles de la forêt d'Ecouvies (Orne). Par rapport à la forme typique de *C. auronitens*, à élytres vert métallique et au pronotum rouge feu, la forme *cauvini* est définie dans la diagnose originale (première description de l'insecte, qui possède une valeur quasi-juridique) comme « rouge groseille ». En réalité, sa gamme chromatique, extrêmement ouverte, peut aller du bleu au noir, en passant par le vert ou le rouge. Pour des observateurs non avertis (catégorie qui inclut les entomologistes familiers des problèmes d'identification, mais non spécialistes de la famille à laquelle appartient l'espèce), il n'y a rien de commun entre tous ces phénotypes, la plupart d'entre eux paraissant bien plus éloignés les uns des autres qu'ils ne le sont de la forme typique. Dans le milieu des entomologistes amateurs, et par conséquent pour l'ethnologue qui l'étudie, ce problème n'a rien de futile. La capture d'un seul *cauvini* est une motivation suffisante pour justifier des années de recherche sur le terrain, et sa valeur symbolique est objectivée par une valeur commerciale trois cents fois supérieure à la forme typique. Aussi l'identification de toute forme s'écartant un tant soit peu de cette dernière revêt-elle une extrême importance, qui engage toute la passion du collectionneur : est-ce ou non un *cauvini* ? Les débutants, ou ceux qui n'ont jamais eu la chance d'acquérir « l'œil entomologique », soumettent leurs captures à des collègues plus chevronnés, dont le jugement sans appel tombera comme un couperet, entraînant amère déception ou joie ineffable. Sur quels critères ce jugement se forme-t-il ? Voilà une question à laquelle l'ethnologue aurait été bien en peine de répondre, si la

capture heureuse d'un nombre important d'exemplaires ne lui avait permis d'observer le déploiement d'une vaste variabilité individuelle ne présentant aucune solution de continuité, puis de repérer quelques points communs, infimes mais décisifs (telle une ponctuation cuivrée sur le pronotum), qui n'apparaissent pas dans la diagnose originale et sont souvent brouillés par de fausses ressemblances (Delaporte & Lassalle 1989).

Deux notions sont ici déterminantes. En premier lieu, celle de *trait pertinent* (j'emprunte ce terme, dégagé d'abord par la linguistique, au vocabulaire des sciences humaines ; mais il est équivalent à ce que les entomologistes appellent un « bon caractère »). Un trait pertinent peut prendre différentes valeurs à l'intérieur d'un registre continu ; il peut même ne s'exprimer que sous la forme d'un rapport entre différentes parties du corps. Les traits pertinents peuvent être nombreux, mais se présenter de façon parfois conjointe, parfois seulement disjointe. Surtout, ils peuvent être entièrement dissimulés par des traits non pertinents, mais infiniment plus spectaculaires. En second lieu, celle de *série*. Le profane, le débutant, ne voient que l'insecte qu'ils regardent. Le connaisseur, lui, l'évalue par rapport à l'ensemble de ceux, appartenant au même groupe, qu'il a pu observer au cours de sa vie. Lui seul est alors capable, sur la base de cette connaissance accumulée, de rassembler ce qui paraît différent, et différencier ce qui paraît semblable.

Instruit du mécanisme, je pus vérifier, lors de ma mission suivante à Kautokeino, qu'il y fonctionnait identiquement. De nombreuses discussions avec les éleveurs les plus compétents, soutenues par des procédures formelles², permirent de dégager, l'un après l'autre, les subtils traits pertinents qui font de la définition d'un *muzet* comme « renne très sombre » quelque chose d'aussi peu opératoire que la diagnose de *cauvini* comme « rouge groseille ». Les éleveurs prennent en effet simultanément en considération les tonalités *relatives* du dos, des flancs, de la tête, des pattes et du ventre. C'est ainsi qu'un renne au dos et aux flancs plus clairs que ceux d'un *c'ahppat* est tout de même un *muzet*, pour peu que la couleur de son dos et celle de son ventre soient dans un rapport légèrement inhabituel, évalué à l'aune des dizaines de milliers de *c'ahppat* que les éleveurs ont vus au cours de leur vie.

Dans son essence, le phénomène est évidemment universel, et je ne prétends nullement ici à une découverte ; mais c'est de l'avoir personnellement éprouvé au cours de mon enquête dans le milieu entomologique que j'ai pu dissiper les brumes enveloppant quelques-uns des termes de la nomenclature lapone. Il s'agissait, en somme, de dégager les critères implicites et à peine conscients qui sont dissimulés derrière ce que les entomologistes, et beaucoup d'autres avec eux dans des circonstances analogues, appellent le « pifomètre ». D'un travail ethnologique consacré à des éleveurs amateurs d'oiseaux, je prélève cette phrase étonnante, à propos des concours où sont engagés des oiseaux sélectionnés avec amour et ténacité :

². Procédures décrites ailleurs : « Qu'est-ce qu'un *fitmat* ? Compétence et synthématique chez des pasteurs lapons » (à paraître).

« Le jugement est long (environ dix minutes par groupe de huit oiseaux), fastidieux et quelque peu hermétique pour les profanes ». Décrivant cet autre milieu de gens passionnés que sont les éleveurs d'oiseaux, où des années de labeur opiniâtre se voient sanctionnées en un instant par le jugement des experts, l'enquêteur renonce à comprendre ce qui, précisément, explique et justifie tout le reste. Le moment où se cristallise tout le travail et toute la passion de ses enquêtés, il l'a trouvé *fastidieux* ; et du savoir qui s'y mobilise, nous saurons seulement qu'il l'a jugé *hermétique*... Cet exemple fait assez sentir combien, en matière d'ethnologie des savoirs, on ne saurait barguigner : il faut s'y engager soi-même, ou bien renoncer à en comprendre même le b.a.-ba.

« En élaborant la conception d'une illusoire "observation participante", qui aurait pour fonction de dissoudre la présence de l'observateur parmi les observés, les ethnologues ont moins songé à la déconstruction de l'image qu'ils donnent aux "indigènes" qu'à la construction d'une image qu'ils se donnent d'eux-mêmes ». Ces mots sévères de Michel Izard (1991) ne me paraissent pouvoir viser qu'une conception ou un usage pervers de la méthode. Sur un terrain exotique, seuls des esprits fragiles peuvent tomber dans l'illusion d'une appartenance communautaire. Loin de « dissoudre la présence de l'observateur », la participation aux activités du groupe lui donne au contraire un poids nouveau. Elle confère de l'authenticité à la relation entre observateurs et observés, ceux-ci étant souvent conduits, dans une relation dialectique d'échanges, à une appropriation intellectuelle de leur propre pratique. Je ne crois pas davantage au paradoxe, transposition illégitime du principe d'incertitude de Heisenberg, qui ferait de la qualité de l'observation et du degré de participation deux éléments variant nécessairement en fonction inverse l'un de l'autre. C'est là épistémologie de café du Commerce. La participation, dans un but scientifique, à telle ou telle activité particulière, n'est ni plus ni moins qu'une méthode d'investigation parmi d'autres.

A un premier niveau l'enquête se fait par entretiens, dont les manuels de sociologie nous disent qu'ils peuvent être directifs, semi-directifs ou libres. Inutile d'insister longuement sur leurs inconvénients. La réalité est souvent filtrée, de bonne foi ou intentionnellement. Tout le monde connaît l'exemple caricatural des questionnaires fermés, où les réponses sont souvent incluses dans les questions. Un tel questionnaire adressé par voie postale par le Musée nordique de Stockholm sommait des correspondants lapons de livrer, dans une langue qui n'est pas la leur, des descriptions de pièces de vêtement, sans doute l'une des opérations les plus difficiles pour un enquêteur exercé. Cet exemple limite traduit une peur du terrain, peut-être plus fréquente qu'on ne le croit. Ce qui est visé ici, ce n'est évidemment que l'usage exclusif de la méthode. Utilisée de concert avec les autres, sa valeur est irremplaçable. L'une de ses vertus réside dans la fonction de condensation du discours, qui permet seul l'accès à des événements dispersés dans le temps et l'espace.

Vient ensuite l'observation directe des faits. C'est là que commence la tâche indispensable, à laquelle Jacques Gutwirth s'est toujours montré si justement attaché, de la *description*. Il y a un abîme entre l'écoute de paroles

et l'observation de ce qui se passe réellement ; et c'est pourquoi les sociologues qui sont de plus en plus nombreux à avoir franchi le pas et se réclamer de l'observation participante, la confondent généralement avec ce seul niveau. On peut regretter que l'originalité de la méthode en soit affaiblie. Cela va d'ailleurs contre la langue : car parler d'observation participante, cela suppose bien qu'il existe une observation qui ne le soit point.

Le troisième niveau, le seul où l'on est fondé à parler de participation véritable, est celui où le chercheur intègre dans son corps ou son esprit certains éléments culturels du groupe étudié. Cela concerne au premier chef les actes techniques. Rédigeant ma thèse sur le vêtement lapon, je n'ai pu décrire l'enchaînement des gestes qui fait du fourrage des mocassins un art aussi complexe que quotidien, qu'en les retrouvant d'abord pour moi-même. La méthode me semble posséder des caractéristiques qui lui sont propres, et que ne présente pas la simple observation directe. En reproduisant les comportements des enquêtés sous leur contrôle, on met au jour des traits jusque là inaperçus. Elle oblige l'informateur à préciser sans cesse sa propre pensée ou sa propre pratique, et à rendre conscient ce qui ne l'était qu'à demi. Les gens ne disent pas tout, comme toute enquête prolongée permet d'en faire l'expérience parfois amère (« Comment ai-je pu passer si longtemps à côté de ça ? »). Il y a des choses qu'ils ne veulent pas dire, parce qu'elles touchent à la part intime de l'existence de chacun, ou à des secrets collectifs. Il y en a d'autres qu'ils ne livrent pas spontanément, quand la question ne leur est pas posée. Il y en a d'autres, enfin, que même pressés de questions ils ne peuvent pas formuler, parce que le langage ne peut que très imparfaitement en rendre compte. Dans ces trois éventualités, la participation aux activités du groupe peut être le sésame qui délie les langues ou fait comprendre de l'intérieur ce qui est parfois si difficilement exprimable.

Combinée souplement avec les autres méthodes, l'observation participante est avant tout un puissant moyen d'investigation scientifique. Elle a pourtant d'autres mérites, qui font d'elle l'honneur de la profession. Parce qu'elle nous conduit à participer aux jours et aux travaux des hommes, elle nous apprend l'humilité, et nous immunise peut-être contre le charlatanisme théorique et le jargon scientifique. Est-ce faire preuve de trop d'optimisme que d'escompter que, tant qu'elle demeurera, les sirènes qui nous pressent de nous transformer en techniciens de la chose sociale risquent de ne rencontrer que peu d'écho ? C'est là, j'ose l'espérer, une conclusion que ne désavouera pas l'homme de science et l'humaniste que nous honorons aujourd'hui.

Y. D., C.N.R.S., Laboratoire d'Anthropologie Urbaine

Références bibliographiques

DELAPORTE Y. :

1987a, « De la distance à la distanciation. Enquête dans un milieu scientifique », GUTWIRTH J. & PETONNET C. (eds.), *Chemins de la ville. Enquêtes ethnologiques*, Paris, C.T.H.S.

1987b, « Le marquage du bétail chez des pasteurs lapons », J.A.T.B.A. 34.

1989, « Les entomologistes amateurs : un statut ambigu », COHEN Y. & DROUIN J.-M. (eds.), *Les amateurs de sciences et de techniques, Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences* 27.

DELAPORTE Y. & LASSALLE B. :

1989, « Chrysocarabus auronitens en forêt d'Ecouves », *Sciences Nat* 61.

IZARD M. :

1991, « Méthode ethnographique : 1. L'enquête ethnographique », BONTE P. & IZARD M. (eds.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, P.U.F. Paris.

LATOUR B. & WOOLGAR S. :

1988, *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte.

MATILE L., TASSY P. & GOUJET D. :

1987, *Introduction à la systématique zoologique (Concepts, principes, méthodes)*, Biosystema 1.